

Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'une foule nombreuse, devant un grand nombre de prêtres. S. E. le cardinal O'Connell assistait au trône. Il officia à l'absoute après avoir fait lui-même l'éloge du défunt.

« Après l'amour de Dieu, dit entre autres choses Son Eminence en parlant de l'abbé Caisse, il plaçait au premier rang et avant tout, un grand amour de son peuple, de sa race, un grand amour bien fondé pour le langage et les coutumes canadiennes-françaises. Il était un vrai Canadien au vieux sens du mot.

« L'abbé Caisse a toujours travaillé, obéi à ses supérieurs et dirigé les âmes avec un esprit droit. Il était un de ces bons prêtres que nous aimons, un des meilleurs parmi les Canadiens, qui sont tous excellents, dévoués soumis à l'autorité, et c'est pour cela que je les bénis de tout mon cœur. »

VARIÉTÉS

LE MARTYRE DU PÈRE VÉRON

J'ose écrire ce mot de martyr après avoir eu la poignante émotion de recueillir, de la bouche même de son compagnon de souffrance, le récit des derniers jours du saint religieux.

C'est M. l'abbé Sueur, curé de Villers-Frambourg, au diocèse de Beauvais, qui, d'une voix frémissante et exténuée, en phrases décousues, haletantes, mais d'une éloquence supérieure à tous les effets oratoires, m'a révélé ces détails lamentables et sublimes. Sa soutane fripée, son chapeau troué, ses joues creuses accentuaient la vie de ses confidences, en confirmaient la sincérité.

C'était pendant la retraite, dans un petit village de l'Aisne. On dira plus tard en quelles douloureuses circonstances les deux aumôniers se trouvèrent bien malgré eux séparés de la colonne, entraînés et roulés dans une cohue de paysans fugitifs, arrêtés brutalement par des Prussiens qui, loin de respecter la soutane du prêtre, semblaient goûter une odieuse jouissance à la maltraiter.

Donc, saisis et emmenés par ces sauvages, sans qu'on daignât leur expliquer leur crime, l'abbé Sueur et le P. Véron se trouvèrent englobés dans une troupe de captifs, civils et soldats mêlés, et durent suivre leurs bourreaux. Six jours durant, ils marchèrent entre deux haies de soldats, baïonnette au canon, d'abord dans la direction de Paris, sous les regards ironiques et arrogants des envahisseurs qui se voyaient déjà victorieux, puis bientôt vers le Nord, au milieu des injures et des violences des barbares qui sentaient venir la défaite. Malgré leur fatigue trop évidente, on les surchargeait de sacs et de capotes ; pour stimuler leurs pas alourdis, on les frappait brutalement du poing et du pied ; pour toute nourriture, quelques pommes, et, pour toute boisson, un peu d'eau. Un véritable calvaire !